

# Le cap d'infortune

Bénédicte Fayet

---

Roman



P.O.L







Le cap d'infortune

DU MÊME AUTEUR

*Chez le même éditeur*

L'AVANCEMENT, 1987.

Bénédicte Fayet

# Le cap d'infortune

roman

*P.O.L*  
8, villa d'Alésia, Paris 14<sup>e</sup>

© P.O.L éditeur, 1989.  
ISBN : 2-86744-144-7

« Belle amie, êtes-vous sûre que c'est la nef ?  
Dites-moi donc comment est la voile ? »

*Tristan et Iseut*, t. III



## I

Une sorte de désarroi s'installe, comme si chaque instant, depuis que la brume asphyxie le port, était celui où commence notre attente. On ne perd pas comme en mer la notion du temps mais plutôt, sous le blanc impalpable, celle des quantités qu'on a pu amasser soi-même, deux journées d'attente ne pèsent rien. S'il arrive parfois qu'une coulée de soleil traverse toute cette épaisseur et la colore, l'événement ne dure pas. Bientôt la pâte de brume se referme sur le filet de lumière, elle l'engloutit. Dans la blancheur rétablie, à peine se souvient-on que, l'espace d'une minute, on a aperçu au loin l'extrémité du môle, et la cale à l'autre bout, avec sa pile de bouées, ses ballots de varech, les barques échouées dans la vase. Et qu'on a peut-être aussi mieux entendu les mouettes.

Je me sens perdu au centre du paysage, rejeté toujours au centre d'un paysage où je ne me reconnais

plus. Moi, le marin, perdu à terre, dès la première escale obligée, à vingt milles du port où j'ai levé l'ancre. Mieux vaut dire qu'on a déplacé jusqu'ici notre point de départ et que l'incident du génois, s'il s'était produit au large, nous aurait embarrassés bien davantage. Dans cette mesure, ne pas parler de faux départ, ni de perdition. En me donnant un peu de mal, je pourrais n'appeler funeste aucune de ces circonstances, pas même la brume qui n'empêche pas toujours un bateau de sortir, mais qui nous en empêche, nous, voilier sans radar, dans cette île dont le chenal est étroit. Après tout, quelqu'un qui attend la clarté n'est sans doute pas totalement perdu.

Je pourrais encore parler pour *eux*, si je les savais également impatients de mettre à la voile — qu'on démarre enfin, qu'on se risque au-delà du môle dès la prochaine marée, même s'il fallait faire demi-tour. Mais je ne sais plus rien d'eux dès que je m'éloigne. Pourquoi ne feraient-ils pas du moindre contretemps leur propre aventure ? Les dieux sont avec eux. La brume descend sur eux comme un nimbe. S'ils ont remarqué l'éclaircie par un hublot, si par hasard ils ont eu l'occasion de la remarquer, Lil n'aura dit que pour moi : « Regarde, Yan, le temps se lève, Dominique doit être ravi. » A propos, où est Dominique ? C'est ce qu'ils pourraient se demander ensuite, si vraiment ils n'étaient pas trop occupés, et ils sortiraient de la cabine, me chercheraient des yeux, je vais les voir apparaître, là-bas, dans un instant, émergeant des nappes de brume, la chevelure de Lil, Yan en pull-over noir, non, rien ne bouge, le bateau enferme leurs deux existences comme un coffre son trésor, mes deux trésors à moi.

Fin de l'éclaircie. Tout se brouille et s'enchevêtre, comme dans ses cheveux à *elle*, mon ennui, notre départ

suspendu à la brume, mon désir d'une solitude dont je ne sais que faire. Ma honte de me découvrir jaloux, moi qui les ai presque unis. Et puis la beauté incontestable du petit port ouaté, ma paresse à en tenir compte. Rien ne me paraît très nouveau, pas même ma jalousie. Tout a commencé il y a trop longtemps, il semble. Quant au voyage, n'est-il pas déjà dans cette attente, qui nous ballote et nous berce, entre les données de la météo et les démentis passagers des éclaircies ? Et encore dans l'espace circonscrit par nos présences, les menaces qu'on subit déjà, que du moins je ressens, puisque je sais si mal me préserver. Me montrant sans cesse heureux et aimant, je finis par croire que je leur parle de moi.

Il n'aurait pas besoin d'être plus réel, ce voyage, s'il suffisait qu'on garde pour soi sa vraie raison (le prétexte entre plusieurs qu'on croit le plus vrai) et qu'on détrompe ses coéquipiers s'ils s'imaginent la connaître — qui cachent peut-être aussi au fond d'eux-mêmes une vraie raison. Car sûrement, s'il ne s'agissait que d'elle, et de l'énergie qu'on déploie pour la protéger, on pourrait se passer de partir pour de bon, ou du moins d'aller aussi loin. Ou bien on irait aussi loin, mais on prendrait l'avion. Je pourrais être aux Antilles demain, pousser mon père dans un fauteuil et lui dire voilà, j'ai rêvé que Lil n'était pas ma sœur, rêvé ça si fort que je ne pouvais pas faire erreur (le rêve ne comportait pas la réponse mais elle ne pouvait être que fâcheuse), à toi de dire... Mais non ! Il me faut prendre le plus long chemin, et que les milles me fassent oublier, si possible, l'envie de poser des questions dont les réponses sont nécessairement fâcheuses, que le vent me traverse la tête et m'allège du fardeau d'avoir un but.

La question, je la poserai quand même. Ce que je

voudrais, c'est être un peu prêt. Ou qu'elle ait perdu de son importance d'ici là.

Mais le moyen de vouloir vraiment, de ne pas se contredire, quand on se sent terrassé par le sommeil au creux d'un oreiller de plumes, au point qu'on se prendrait soi-même pour rien qu'une plume enfouie dans cet oreiller, tassée, prisonnière ? La brume, naturellement... Et ma jalousie qui va et vient à son gré, m'effleure comme une image de songe, jamais assez violente pour me réveiller.

Ma seule véritable découverte est celle-ci : le varech à marée basse crépite en séchant, on dirait de petites bulles qui éclatent, d'abord éparses et discrètes et puis, quand on y prête attention, on n'entend bientôt plus qu'elles. Le reste s'organise autour de cette nouveauté. J'ai marché dans la vase jusqu'au rocher où je me suis installé. Je voulais pousser jusqu'à la jetée et de là repartir vers le nord de l'île, mais je suis toujours assis sur mon îlot à guetter l'arrivée du flot, incapable de m'en détacher. Un petit fleuve s'est déjà formé un peu plus loin, il rejoint des flaques, serpente assez vite vers le bateau. La quille ne va pas tarder à tremper dans l'eau. (Encore plus tard, s'ils dorment, le premier clapotis contre la carène les réveillera peut-être, la première caresse extérieure qu'on reçoit presque au ventre, Lil connaît bien ça, on tressaille toujours au moindre bruit.) Je vais devoir quitter mon îlot avant qu'il soit complètement encerclé — et ensuite ? Patauger vers le bateau ou retourner m'engouffrer, comme hier, dans l'un des bars du port, où ils viendront me chercher dès que possible avec le canot ? J'aimerais qu'ils s'inquiètent autrement de moi, dès que possible... Et l'autre attente, celle du départ, me deviendrait à moi aussi tellement

indifférente.

Les voix portent maintenant très loin. Est-ce la progression de l'eau qui rend le port plus sonore ? J'entends distinctement des enfants crier sur la jetée, « tu ne le trouveras pas ! » dit l'un d'eux. Des ronflements de moteur dans l'anse du port. Un chien aboie après des goélands et court sous leur vol sans s'épuiser. Quatre coups au clocher de l'église qui se perd dans la brume avec une partie des maisons du village. La brume s'accroche à elles, s'éparpille, se dissout ailleurs où d'autres maisons ressortent, très blanches, au milieu des pins parasols et de ces sortes de cyprès dont j'ignore le nom. J'écris tout cela sans entrain, est-ce donc ainsi qu'on procède ? Ou plutôt, je crois, avec un entrain qui ne m'appartient pas. Je sais déjà de quel regard ils m'interrogeront quand je surgirai pour le thé. Seront soulagés de m'entendre annoncer de mon ton le plus neutre que j'ai pris quelques notes. Dominique ne s'en tire pas mal, quel costaud tout de même. Ils auront leurs indices : mon visage transfiguré par l'adoration, et ces quelques pages, écrites au fond du gouffre blanc, qu'ils ne liront pas mais pour lesquelles ils me feront confiance. Je n'ai pas d'autre fonction, en attendant qu'on navigue, que celle de les adorer et d'écrire quelques pages quand il s'agit de les laisser seuls. Je ne me demande plus guère ce que je suis venu faire ici, il n'est plus question de revenir en arrière, je ne regrette plus rien. Le temps se lèvera peut-être demain. Le varech a cessé de crépiter, allons, l'eau est à mes pieds.

## II

Mon domaine à moi est leur passé. Pas celui de Yan, qui restera l'étranger, survenu à son heure dans l'histoire — car ce n'est jamais votre heure qu'ont ces gens-là, ils vous surprennent tard dans la nuit en s'étonnant de vous trouver endormie et, quand enfin vous réussissez à écarquiller les yeux, ils vous ont déjà envahi l'esprit, pour longtemps. (Ainsi pourrait l'avoir rencontré Diane, s'il n'en avait pas été autrement. Et pourrais-je avoir rencontré Dominique, si cela ne s'était pas passé dans un bar d'English Harbour, à Antigua, l'année dernière, étant, lui, gris d'ivresse comme une pierre, et moi le devenant. On ne rencontre donc jamais l'étranger au sortir d'un sommeil, quand il n'y aurait qu'à se déporter d'un pouce vers le froid du drap pour lui faire une place ?)

Mais comment Dominique pourrait-il encore m'être étranger avec tout ce que je sais de lui ? Il est

parti, mais il n'a *pas* traversé ma vie comme une comète. Je me donne assez de mal pour le garder présent, où qu'il se trouve au monde, s'il s'y trouve encore.

C'est là, dans ce bar d'English Harbour où je l'ai aperçu pour la première fois (où j'ai abordé, devrais-je dire, ce garçon blond qui semblait à la fois anéanti et tellement vivant, comme si, pour se laisser anéantir, il eût dû déployer une force toute spéciale — une rage de tristesse ou quelque chose d'approchant, et ce n'était pas seulement son entêtement à boire, rien, dans ses traits ou dans l'allure de son corps, ne laissant déceler des habitudes d'alcoolique, il était d'ailleurs bronzé sous le masque de l'ivresse et, naturellement, ce fut pour moi le coup de foudre, si bien qu'assez saoule moi-même pour me sentir le courage de l'aborder je le fis sous le prétexte, fallacieux ou non, j'aurais du mal à en juger maintenant, de vouloir l'aider), c'est là, donc, dans le tumulte des conversations en toutes langues sur le dernier coup de vent, la pêche ou les variétés de rhum, que Dominique a commencé à me raconter son enfance avec Diane. À me l'exposer, plutôt, car il voulait surtout que je *voie*.

Ce que je faisais dans ce bar? J'y cherchais un embarquement, opération difficile quand on est timide et méfiante comme je le suis, et qu'on a la mauvaise fortune de ne vivre que pour les bateaux. Cet embarquement, ma foi, j'ai failli le trouver à bord d'*Orion*, ce qui n'est tout de même pas rien. Une vraie réussite dans ma carrière, à coup sûr, d'en avoir été si proche.

Par la suite, au cours des quelques semaines de notre vie pseudo-commune à bord d'un *Orion* qui ne quitta jamais le quai, Dominique a poursuivi son récit. Quelle oreille j'ai dû être pour lui! Il s'enfiévrerait à

mesure, craignait d'oublier des détails et voulait toujours que je voie... N'a-t-il fait que parler et moi qu'écouter ? J'ai tendance à oublier le reste ou à ne pas vouloir en faire cas. Mais, d'une part, il installait à bord quelques dispositifs en vue de sa navigation en solitaire. D'autre part nous avons eu d'assez belles nuits.

Je me suis donc retrouvée, le matin de son départ, un affreux et aveuglant matin tropical, avec un fardeau dans la tête et une migraine qui l'enserrait. Recueillez un peu les dires d'un type qui ne dessaoule pas, vous interdit de l'aimer et vous confie en outre la tâche d'écrire le roman de sa vie parce qu'il s'est fourvoyé, dit-il, dans un journal de bord et qu'il n'a plus l'élan... Enfin, pour être honnête, c'est ainsi qu'il m'a plu d'interpréter la demande qu'il ne me faisait pas. Mais il savait bien que j'allais me ruer sur son histoire dès qu'il aurait le dos tourné, et même, non content de le savoir, il m'assenait son journal à titre de coup d'envoi. « Cadeau », m'a-t-il dit d'une voix lasse et charmeuse, sans m'en préciser le mode d'emploi. Comment peut-on se montrer aussi détaché de ce qu'on a soi-même écrit — et à plus forte raison comment peut-on l'être vraiment ? Était-ce sa manière à lui de *se tuer*, ou prétendait-il organiser « l'après-Dominique » pour ceux à qui il manquerait ? Je m'étais habituée à la forme légèrement ostentatoire que pouvait prendre parfois sa nécessité intérieure, mais pas au point de regarder son cadeau comme une ultime coquetterie. Il avait dû longuement réfléchir et m'étudier, avant de me confier ce journal. J'étais d'ailleurs si stupéfaite et si ravie, sur le moment, que je ne me suis posé aucune des questions qu'il m'est arrivé maintes fois de me poser par la suite, en lisant et relisant son manuscrit. J'oublie qu'il m'avait aussi donné

l'adresse de Diane en me priant d'aller la voir s'il ne revenait pas d'ici un an – mais il me l'avait donnée quelques jours plus tôt et ça n'avait apparemment rien à voir. Là encore, que voulait-il ? Du moins n'a-t-il jamais émis devant moi le vœu qu'elle lise son journal, je m'en souviendrais, sinon. Peut-être voulait-il laisser cette éventualité à ma discrétion, mais je me suis gardée de le lui demander. Etrange, en tout cas, qu'il ait toujours fallu à ce garçon au moins une inconnue parmi les cartes de sa vie... Bref, c'était le matin de son départ. (Pour cette grande occasion, il n'avait bu, la veille, que de l'eau.) Il était concentré, glacial sans le vouloir, pressé sans doute qu'on en finisse. Mes affaires étaient sur le quai et j'étais attentive à quitter *Orion* sans faire d'histoires (on n'en fait jamais dans ces cas-là mais on s'en raconte des quantités : « à la vie à la mort », ou autres sottises du même genre), j'avais veillé à ne rien oublier d'important à bord pour ne m'inventer aucun prétexte d'y retourner au dernier moment. De toute façon, Dominique n'allait pas changer d'avis, il appareillait sans moi, me laissant donc ces pages, insensible, le fourbe, à ce que j'en ferais. Ou me jouant une terrible comédie. Quoi qu'il en soit, ses marques de confiance m'ont follement émue pour le cas où j'aurais manqué de folles émotions en cette époque démente. Il est impossible qu'il m'ait donné *tout cela* seulement pour me dédommager de ce voyage auquel il ne me conviait pas. Il tenait à moi, j'en suis sûre, à sa façon, et tout porte à croire que l'étonnante alchimie qu'était notre communication n'a pas été sans résultat, puisque Dominique s'en allait presque tranquilisé et que j'avais en échange accueilli cette migraine, en plus du cadeau.

Tableaux paradisiaques et perdus. J'ai hésité sur l'événement primordial. J'ai longtemps cru que c'était la naissance de Diane, son irruption dans la vie de Dominique, et puis j'ai connu un revirement à la façon du peintre (hollandais pour celui auquel je pense) qui déplace un chien dans un tableau. Le chien effacé apparaît encore en filigrane dans le dallage noir et blanc, image si étrange qu'on ne peut pas s'empêcher de revenir à elle. On se demande pourquoi ce banal petit chien a dû changer de place et on fixe des yeux le « repentir » en flairant là un mystère, quand il ne s'agit que de l'acharnement du peintre à tomber juste. De son idée même de la justesse.

Car Diane n'est jamais autant née, pour Dominique, qu'en cette « inoubliable nuit de lune » (il parlait, comme je l'ai dit, sous l'effet du rhum), il y a une douzaine d'années, où ils s'étaient incisé mutuellement l'avant-bras pour échanger leur sang en gage de souveraine fraternité, sinon de quoi d'autre ? Un rituel trop connu, et qui ne parle plus guère, et qui perd encore de sa grâce à être évoqué par un tiers, surtout si ce tiers est d'âge adulte... Comme, cependant, je ne peux pas empêcher que ce geste ait eu lieu, et comme Dominique y tenait tant, je me suis dit que c'est cet épisode qu'il aurait placé au commencement de son récit s'il l'avait écrit.

L'idée venait de Diane, que Dominique avait baptisée Lilas à cause de ses yeux mauves, puis définitivement Lil. De cinq ans plus âgé qu'elle, il avait eu beau lui représenter que cette lubie ne rimait à rien puisqu'ils étaient déjà quasiment frère et sœur (à vrai dire demi-frère et demi-sœur), et que le sang répandu attirerait les vampires, Diane n'avait rien voulu entendre. Elle aimait



**A** bord d'*Orion*, un étrange trio traverse l'Atlantique : le frère, la sœur, l'ami. Mais Diane est-elle vraiment la sœur de Dominique ? C'est ce qu'il a décidé d'apprendre coûte que coûte, ce qu'il lui *reste* à savoir maintenant qu'elle n'est plus son amante et que le ronge le pressentiment d'un secret de famille. Et il traque le secret jusqu'aux Antilles, non sans les traquer également jusque dans leurs moindres gestes, ces deux autres, ce couple qu'il nomme son équipage et qu'à sa manière il façonne, de quart en quart, de calme en tempête et de conflit en apaisement, sans escale.

Maquette : J.-P. Reissner

Photo : D. Allisy. Agence sea and see.

ISBN : 2-86744-144-7

F 10144-89-5



85 F